



« Il s'agit du jour où j'eus dix ans »

## Un souvenir d'enfance douloureux

« *Un enfant juif rencontre la haine le jour de ses dix ans. J'ai été cet enfant.* »

**Albert Cohen revient sur un épisode de son enfance, quand à l'âge de dix ans, il fut traité de "youpin" par un camelot et sommé de s'en aller. Cette épreuve va servir de fondement et de référence à la réflexion de Cohen sur la condition du Juif en Occident et indirectement par la prise de conscience qu'elle a provoquée, elle le conduira vers le sionisme.**

« Je regarde ces yeux tristes qui me regardent dans cette glace devant moi, tristes yeux qui savent, moroses et mécréants, et soudain ils sont les yeux d'autres juifs qui viendront après moi, lorsque je n'y serai plus, des juifs tristes, des juifs sans God Save the King, sans Marseillaise, sans Brabançonne, des juifs qui connaîtront l'offense lorsqu'ils auront dix ans. Un jour, comme un que je connais, ils s'approcheront, sortant de leur école, ils s'approcheront du camelot qui, devant sa table, vend un détacheur universel. Et le camelot leur dira, comme il m'a dit, leur dira, tandis qu'ils seront tout emplis de crétine tendresse confiante, leur dira comme il m'a dit à moi le seizième jour du mois d'août de l'an mil neuf cent cinq, dixième jour anniversaire de ma naissance, car j'étais venu au monde, drôle d'idée, dix ans auparavant. [...] J'avais trois francs dans ma poche, cadeau de ma mère en ce jour anniversaire, et je décidais d'en consacrer la moitié à l'achat de trois bâtons de détacheur. [...] Le cœur battant, tout ému de l'important achat qui allait me valoir la considération des badauds et l'amitié du camelot, je mis la main dans la poche de mon costume marin pour en sortir la grande somme, et j'aspirai largement pour avoir le courage de m'avancer et de réclamer les trois bâtons. Mais alors, rencontrant mon sourire tendre de dix ans, sourire d'amour, le camelot s'arrêta de discourir et de frotter, scruta silencieusement mon visage, sourit à son tour, et j'eus peur. [...]

Toi, tu es un youpin, hein ? me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée, tu es un sale youpin, hein ? je vois ça à ta gueule, tu manges pas du cochon, hein ? vu que les cochons se mangent pas entre eux, tu es avare, hein ? je vois ça à ta gueule, tu bouffes les louis d'or, hein ? tu aimes mieux ça que les bonbons, hein ? tu es encore un Français à la manque, hein ? je vois ça à ta gueule, tu es un sale juif, hein ? un sale juif, hein ? ton père est de la finance internationale, hein ? tu viens manger le pain des français, hein ? messieurs dames, je vous présente un copain à Dreyfus, un petit youtre pur sang, garanti de la confrérie du sécateur, raccourci où il faut, je les reconnais du premier coup, j'ai l'œil américain, moi, eh ben nous on aime pas les Juifs par ici, c'est une sale race, c'est tous des vendus à l'Allemagne, voyez Dreyfus, c'est tous des traîtres, c'est tous des salauds, des sangsues du pauvre monde, ça roule sur l'or et ça fume des gros cigares pendant que nous on se met la ceinture, pas vrai, messieurs dames ? tu peux filer, on t'a assez vu, tu es pas chez toi ici, c'est pas ton pays ici, tu as rien à faire chez nous, allez, file, débarrasse voir un peu le plancher, va un peu voir à Jérusalem si j'y suis. [...]

Et je suis parti, éternelle minorité, le dos soudain courbé et avec une habitude de sourire sur la lèvre, je suis parti, à jamais banni de la famille humaine, sangsue du pauvre monde et mauvais comme la gale, je suis parti sous les rires de la majorité satisfaite, braves gens qui s'aimaient de détester ensemble, niaisement communiant en un ennemi commun, l'étranger, je suis parti, gardant mon sourire, affreux sourire tremblé, sourire de la honte. [...] Et j'ai rasé les murs en ma dixième année, en ce dixième anniversaire de ma naissance, rasé furtivement les murs, chien battu, chien renvoyé. Le juif, c'est surnois, disent les antisémites. [...] j'ai erré dans les rues de Marseille, ne sachant pas pourquoi ils étaient méchants, ne comprenant pas le mal que j'avais fait, que je leur avais fait. Je me suis arrêté devant un mur, mon premier mur des pleurs, pour comprendre. »

Source : *ô vous, frères humains*, Albert Cohen, Gallimard, 1988